

FESTIVAL / PREMIÈRES SCÈNES EUROPÉENNES

Dans nos villes occupées



Bezette Stad. (Photo Bart Grietens)

Une quinzaine de représentations d'une demi-douzaine de spectacles y sont à l'affiche aujourd'hui et demain encore: le festival Premières offre scène ouverte et militante, à Strasbourg, à de jeunes écoles théâtrales européennes.

On y pourra voir aujourd'hui encore — c'est au Maillon-Wacken — la peu conformiste saga théâtrale qu'Ilay den Boer, vingt-cinq ans bientôt, consacre au peu banal destin qui le fit un jour naître à Jérusalem et vivre ensuite à Amsterdam, où depuis la conclusion de ses études à l'École des Beaux-arts il a entrepris de consacrer un cycle d'actions théâtrales — *La Fête promise* — où il convie ses spectateurs à nourrir avec lui, interactive donc, la chronique de sa propre vie, envisagée du point de vue de sa complexe relation avec son pays natal comme avec son pays d'adoption.

Pas de paix sans guerre, pas de pouvoir sans combat

Hurler et tirer embarqua ainsi son public dans un autobus qui aurait pu être celui qu'emprunta sa grand-mère lorsque pendant la Seconde Guerre mondiale elle a fui la Lituanie pour Israël; et *Bon appétit* avait invité déjà à la table de la Bar Mitsva du jeune Ilay engagé en vif débat avec sa mère. Troisième volet de ce cycle qui en promet trois autres encore, *Ceci est mon père* convoque son père en effet, Gert den Boer, père hollandais d'un enfant juif qui ne manqua pas d'être dans sa chair même et dans sa pensée, quand son père toujours tenta d'en dédramatiser la réalité et les effets, confronté à l'antisémitisme ordinaire qui en tous pays et en tous milieux prospère.

Conversation à bâtons rompus entre père et fils, et entre eux et les spectateurs, en anglais et en français, et en néerlandais quand l'émotion finit par déborder tout le monde — quand le drôlatique et bavard récit des aventures de jeunesse sentimentale et politique de Gert, jusqu'en Israël, a fini de basculer pour de bon dans l'ordinaire tragédie du racisme antisémite, et quand le théâtre avec la tragédie reprend *in fine*, enfin, dans cette chronique partagée, position. On y a flirté entre temps avec les meilleures idées comme avec de trop bons sentiments, l'exercice de la langue française y handicape quelque peu la spontanéité de l'échange, mais la sincérité de l'engagement, fût-il ici ou là malhabile, y finit par faire mouche, avec claire conviction.

Le Bruxellois Ruud Gielens, lui, va droit au but, et si la part du théâtre en cette *Ville occupée* paraît seconde, le spectacle — *Bezette Stad* — y tient solidement la scène où il embarque une bande de slameurs et beatboxers issus de la scène hip-hop, qui y revisitent et enflamment sans faiblesse ni hésitation la langue du très contestataire poète expressionniste Paul Van Ostaïjen: puissante et radicale contestation, dans la nuit d'une ville d'aujourd'hui hantée encore par les spectres de l'occupant nazi, de toutes les forces — idéologiques, politiques, économiques, médiatiques... — qui y aliènent et déposent les exclus du système. «*Pas de paix sans guerre, pas de pouvoir sans combat*».

Antoine Wicker

» Jusqu'au 6 juin à Strasbourg. www.tns.fr ou www.le-maillon.com